

ALICIA PITT

LA MARGUERITE

La Trilogie

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526320

Dépôt légal : mars 2026

« Nous portons en nous des jardins que d'autres ont
semés sans le savoir. »

Auteur anonyme

Note de l'auteurice

Ce premier tome est une traversée intime, un voyage entre blessures silencieuses et élans d'amour. Il m'a fallu plusieurs années pour l'écrire. Non pas parce que je ne trouvais pas les mots, mais parce qu'il me fallait le temps de rouvrir ce qui était fermé et le courage de les déposer avec justesse.

À travers dix-huit lettres adressées à ma mère disparue, je raconte mon enfance, mes racines familiales, mes dérives adolescentes, mes premières désillusions amoureuses, les poids invisibles et ma quête de lumière dans un monde souvent instable.

Ce récit est à la fois un hommage à ceux qui ont veillé sur moi et une tentative courageuse de redonner du sens aux absences, aux silences et aux épreuves. Il ne s'agit pas d'un règlement de comptes, mais d'un acte d'amour lucide envers la vie, les autres, et surtout envers moi-même.

La Marguerite, c'est l'image d'une fleur fragile, mais tenace, enracinée dans une terre parfois aride, tournée pourtant vers le soleil. Ce tome s'achève sur une promesse : celle d'un renouveau, d'une femme qui commence à se choisir enfin, à poser ses valises et à s'aimer avec plus de douceur.

Préface

À l'aube de mes quarante ans, après une longue traversée intérieure, j'ai ressenti le besoin de livrer mon récit. De partager une part de mon intimité, non pour me raconter, mais pour transmettre. Pour dire qu'au cœur même des manques, des ruptures et des silences, quelque chose peut naître, fleurir, guérir.

Ce livre est né d'un vide – celui laissé par une mère partie trop tôt – et du besoin viscéral de créer un lien, même imaginaire, avec elle. À travers ces lettres, j'ai inventé une correspondance. Une relation rêvée, peut-être. Mais aussi un refuge, une boussole, une lumière. Ces dix-huit lettres ne suivent pas une chronologie parfaite. Elles suivent le fil du cœur. Elles racontent l'enfance, les dérives, les premières blessures, les quêtes d'amour, les déceptions, les renaissances. Elles tentent de dire ce que les mots n'ont pas pu, ce que l'absence a laissé en suspens.

Écrire m'a permis de recoller les morceaux épars de mon histoire, de redonner du sens à ce qui, sur le moment, semblait injuste ou incompréhensible. J'ai compris que l'on ne guérit pas en effaçant le passé, mais en le regardant en face, avec douceur et honnêteté.

Je m'adresse à vous avec humilité. Ce livre n'est pas une leçon de vie. C'est un partage sincère. Et si, à travers mon histoire, vous trouvez un écho à la vôtre, alors cette écriture aura pris tout son sens.

Car je crois que chaque épreuve a sa raison d'être, même si elle ne se révèle que bien plus tard. Rien n'est inutile. Même la douleur prépare quelque chose. Ce livre est une main tendue pour le rappeler.

Je crois en la résilience. En la force invisible qui sommeille en chacun de nous. Et je crois qu'écrire, c'est aussi donner une forme à l'espoir. Une façon d'honorer ce qui fut, sans s'y attacher, pour mieux avancer. La Marguerite, c'est l'image d'une fleur fragile, enracinée malgré tout, tournée vers la lumière. C'est la métaphore de cette vie imparfaite, cabossée, mais précieuse. Une vie qu'on réinvente, qu'on choisit enfin. Une vie qui, malgré tout, mérite d'être racontée.

Lettre 1 – Une Marguerite

« Ne me cherche pas dans le monde, tu chercherais en vain, ne me cherche pas dans les corps d'autres femmes, ni dans la foule qui court autour de toi, ni dans le silence de l'aube, non, ne me cherche pas, parce que je suis en toi, dans ton âme, dans ton être. Je suis l'essence, je suis comme ton cœur, éternelle tant que tu vis et je serai là jusqu'à ton dernier souffle. »

Isabelle Galle

Chère Maman,

Il est enfin temps de se parler. Enfin temps de se connecter, toi et moi, et de te raconter toute cette aventure que j'ai vécue jusqu'ici. Sans toi. Peut-être l'as-tu suivie, peut-être en as-tu vu les instants les plus intenses. Peut-être as-tu veillé, là-haut, sur chacun de mes pas. Je t'ai toujours sentie présente, même si ton absence a marqué le début de l'histoire de ma vie.

Ce n'est pas simple de grandir sans repères, sans socle. J'ai dû apprendre à construire sans base, à me façonner malgré le vide. Certains manques ne se comblent jamais, mais on apprend à vivre avec eux, à danser avec l'absence. Tu es partie brutalement, en me donnant la vie. À trente ans, à l'hôpital. Moi, je suis restée là, sans comprendre. Toute petite, tout juste née, je portais déjà en moi un deuil que je ne pouvais nommer.

Longtemps, j'ai porté en moi une culpabilité sourde, insidieuse, que je n'osais nommer. Comme si, en naissant, j'avais signé ton arrêt de mort. Comme si mon premier souffle avait volé le tien. On me répétait que tu étais partie en me donnant la vie, mais ce que j'entendais, c'est que ma venue t'avait coûté la tienne. Et cette idée-là, aussi injuste soit-elle, s'est ancrée en moi comme une blessure muette. Je ne disais rien. Je souriais, je grandissais, je faisais de mon mieux pour mériter l'amour qu'on m'offrait. Mais à l'intérieur, un murmure persistait : « Et si je n'étais pas censée être là ? » Chaque anniversaire réveillait ce poids invisible. Comment pouvais-je célébrer ma naissance, quand elle coïncidait avec ta disparition ? Comment me réjouir, quand toi tu n'étais plus ?

Cette culpabilité n'avait pas de visage, pas de voix, mais elle vivait dans mes silences, dans mon besoin de tout porter, de toujours bien faire, comme pour justifier ma présence dans ce monde. Il m'a fallu du temps, des larmes, des années de questionnements, pour comprendre que je n'avais rien pris. Que je n'avais rien volé. Ce n'est pas moi qui t'ai arraché. C'est la vie, dans toute son absurdité parfois violente. Moi, j'ai seulement été celle qui est restée. Celle qui a dû apprendre à respirer sans toi, à vivre avec une absence comme berceau. Et aujourd'hui, enfin, je peux regarder cette petite fille que j'étais avec tendresse. Lui dire qu'elle n'a rien à se faire pardonner. Qu'elle a le droit de vivre. De grandir. De s'aimer. Et surtout, d'aimer la vie, même sans toi.

J'ai dû accepter mon destin. Et puis j'ai combattu, contre moi-même, pour trouver un sens à tout cela. La vie a filé, vite, trop vite, comme une étoile effleurée du regard, sans avoir le temps d'y accrocher un vœu. Il y a eu des jours de désespoir. Des matins sans couleur. Mais souvent, au lever du soleil, je découvrais que ce n'était pas si terrible. Que quelque chose en moi tenait bon.

Aujourd'hui, je m'assois au bord de ma vie et je regarde. Je contemple les gens, les paysages, les silences et les battements de cœur qui l'ont rempli. Avec toi en filigrane, toujours. Je profite de cette paix sans mots inutiles. Les zones d'ombre s'éclaircissent. Je comprends peu à peu que chaque étape comptait, que chaque rencontre avait un sens. Comme si un fil invisible me guidait, m'attirait là où je devais aller, vers ceux que je devais rencontrer.

On passe de l'ombre à la lumière, puis de la lumière à l'ombre. On avance dans ce voyage sans connaître la destination. Mais on avance. Et c'est cela, vivre. Quelle étrange et belle aventure, Maman, que celle d'explorer l'inconnu de notre destin. Je t'écris pour me souvenir et pour t'honorer. Pour réparer les silences, tisser les mots manquants, recréer un lien que la mort n'a jamais vraiment coupé. Tu vis en moi, Maman. Dans mes gestes, mes choix, mes doutes. Tu es cette force invisible, ce souffle doux qui m'accompagne dans l'invisible.

Parfois, je me surprends à imaginer ta voix, ton rire, ton parfum. Je me demande à quoi tu pensais en me portant, si tu savais que tu me donnerais plus que la vie : la transmission d'un héritage d'amour et de résilience.

Je n'ai pas de souvenirs de toi, mais j'ai ton absence, qui est devenue un espace sacré en moi. On m'a souvent dit que j'étais forte. Comme si je n'avais pas eu le choix. Être forte, c'était survivre. C'était grandir sans se briser. Mais aujourd'hui, je veux être vraie, vulnérable,

libre. Je veux pleurer si je le dois, crier parfois, aimer pleinement. C'est aussi ça, l'héritage que tu m'as laissé : le droit d'exister pleinement.

Je t'écris aussi pour me libérer. Pour sortir de l'ombre de cette blessure originelle. Pour cesser de chercher ta main dans toutes celles que je croise. J'ai compris que ton amour ne m'a jamais quitté. Il est là, en moi, comme une graine éternelle. Tu es ma marguerite. La première, la pure, celle qui s'est ouverte au monde une dernière fois pour que je puisse y entrer. Et si parfois la vie m'a semblé trop rude, trop lourde, c'est ta lumière discrète qui m'a guidé dans l'obscurité.

Alors aujourd'hui, je choisis de te parler. De t'écrire. De faire vivre notre lien à travers ces lettres. Pour que tu existes pleinement dans mon histoire. Pour que ton nom résonne à chaque page. Pour que ton absence devienne présence. Ce livre, c'est le début d'un dialogue. Un fil tendu entre ciel et terre. Et je te sens prête à l'écouter.

À bientôt, Maman. Je continue demain.

Ta fille

Lettre 2 – Les racines du silence

« Si c'était à refaire, et bien malgré tout, je la suivrais cette route qui mène à nous dire adieu... »

Dalida

Maman,

Ce matin encore, je me suis réveillée avec cette mélancolie familière tapie dans ma poitrine. Enfant, je ne savais pas la nommer. Elle m'a suivie comme une ombre fidèle. J'ai grandi entourée de voix, de bras, de conseils, mais avec ton absence. Il manquait toujours quelque chose, comme un parfum qui s'évapore trop vite, comme un regard qu'on attend, mais qui ne vient pas. J'ai longtemps pensé que je devais me suffire à moi-même. Que je devais combler ce manque par la force. Mais comment remplace-t-on une mère ?

Je me suis construite avec ce vide refoulé. Cette culpabilité qui grandissait. Dans des questions sans réponse. Et pourtant, quelque part, tu m'as élevée à ta manière. Peut-être par la force que ton départ m'a imposée. Peut-être parce que, pour te retrouver, j'ai dû aller à la rencontre de moi-même.

Après ton départ, ce sont mes grands-parents paternels qui ont pris le relais. Ils sont devenus les piliers de ma vie, les gardiens d'une éducation à l'ancienne, teintée de valeurs « vieilles France », mais pleine de bon sens. Ce sont eux qui m'ont portée à bout de bras dans cette traversée sans toi. Ils sont devenus mes repères, mon ancrage, ils m'ont offert sur un plateau d'argent ce que l'on appelle « amour inconditionnel ». Et pour cela, je leur suis infiniment reconnaissante. Tu dois sans doute, de là-haut, penser qu'ils ont fait du bon boulot.

Mon enfance, malgré ce manque de ta présence, a été heureuse. J'en garde le souvenir doux d'un cocon rassurant. Une grande maison avec un jardin immense, remplie de gazouillements d'oiseaux, je peux encore sentir le parfum du linge propre étendu, des tomates que l'on ramassait.

Je me revois barboter avec ma sœur dans ma petite piscine gonflable au son des cigales qui chantaient à tue-tête. Je me rappelle l'odeur du civet de lapin que préparait ma grand-mère avec amour pendant des longues heures, le bruit si familier des boules

de pétanque qui s'entrechoquaient, mon grand-père répétant qu'il « s'entraînait sérieusement », comme s'il allait participer aux mondiaux de pétanque.

Je me souviens de cette joie ressentie lorsque certains dimanches la sœur de mon grand-père venait passer la journée chez nous avec son mari et parfois ses filles. Je me revois à cette grande table, les enfants d'un côté, les adultes de l'autre. Et au centre de tout les rires qui fusaient, après chaque blague malicieuse de mon grand-père – comme une musique que l'on n'oublie jamais.

Mon grand-père... il était mon héros. Mon idole. Il avait cette intelligence innée, cette culture qu'il allait chercher dans des livres bien trop lourds pour mes bras d'enfant. Il était autodidacte, façonné par la guerre et la privation, mais déterminé à construire sa dignité. Un homme debout, malgré les failles. Il ne parlait pas beaucoup, mais quand il le faisait, tout le monde écoutait. Sa voix posée portait un mélange de sagesse et de tendresse. Je me revois me plonger dans ses beaux yeux bleus pendant qu'il m'aidait à faire mes mathématiques. Il avait cette patience infinie, ce regard doux qui semblait dire : je crois en toi.

Je peux encore sentir l'odeur fraîche de son après-rasage quand il sortait de la salle de bain, cette odeur rassurante, presque paternelle. Je l'entends encore me chanter des chansons sans queue ni tête, juste pour me faire rire. Je montais sur ses pieds pour danser, je me réfugiais sur ses genoux quand j'étais triste. Avec lui, je ressentais cet amour inconditionnel. C'était simple, profond, entier. J'étais sa fille, sa raison d'être, sa fierté. Et il me le faisait ressentir à chaque regard, à chaque geste. C'était un bonheur immense. Un amour qui m'a porté bien au-delà de l'enfance.

Mais il avait aussi son caractère. Fort, entier, parfois explosif. Il n'était pas homme à se taire quand quelque chose le contrariait. Il lui arrivait de hausser le ton, de se disputer violemment avec ma grand-mère, avec mon père ou mon oncle. Et pourtant, c'est vers lui que tout le monde se tournait. Il était celui qu'on consultait, celui qu'on redoutait un peu, celui à qui on n'osait pas vraiment tout dire. Il portait la famille comme on porte un nom précieux.

Et un jour, tout s'est écroulé. J'ai vu au fil des années la maladie le faucher sans pitié. Lui, si fort, si érudit, réduit à l'ombre de lui-même. Quand il est parti, j'avais 22 ans.